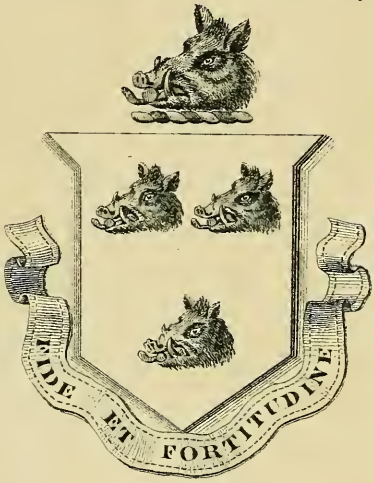
Accessions
159,831

Shelf No.
XG.3656.16

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.

FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY

PAMPHLETS.

French

Revolution

1790

Barton Library

X6.3656.16

157,832
May. 1873

ACCESSION NO. ....

ADDED .... 187 .....

CATALOGUED BY ....

REVISED BY ....

MEMORANDA.

Jacobins

No 6

Reflexions d'un bon Citoyen,
Sur une Dénonciation faite au Clubs
des Jacobins

1790 or 91.

MES AMIS,

VOICI POURQUOI

TOUT VA SI MAL.

PRÉFACE.

Eh bien! mes amis, où en ſommes nous? Que penſez-vous aujourd'hui d'une révolution? Ne croyez-vous pas qu'il eſt bientôt temps que les honnêtes gens s'en mêlent? Au reſte, je n'attendrai pas votre avis pour vous dire le mien, d'autant qu'en cauſant avec le tiers & le quart, j'ai remarqué que le plus grand nombre penſoit comme moi.

Je ne vais pas vous faire un diſcours tout d'une haleine, je ne ſçais pas parler long-temps de ſuite ſur le même ſujet, & pour ne pas m'embrouiller dans mes idées, je vais faire des chapitres de tout ce que je penſe. Cela n'en ira pas plus mal.

CHAPITRE PREMIER.

L'éloquence.

Je commence à croire que ça va mal; c'eſt là le fond de mes penſées, & je trouve que le gouvernement *phraſier* eſt le pire de tous. Il y a dans

cette boutique des gens qui parlent bien, qui ont de l'eſprit, mais n'attendons d'eux qu'une ſçavante théorie ; jamais ils n'ont adminiſtré une ſeule paroiſſe, & je voudrois que l'on ne conſidérât notre Aſſemblée Nationale que comme une Académie politique dont les immenſes travaux ſerviroient de mémoires à trois ou quatre honnêtes gens qui nous feroient des loix.

J'ai encore fait une réflexion ſur cette funeſte éloquence ; c'eſt que tous ces beaux parleurs ſont pleins d'orgueil. Il ne faut pas que ça nous fâche contre eux ; c'eſt naturel à l'homme. Il eſt tout ſimple que lorſqu'on s'eſt bien donné de la peine pour faire un beau diſcours, on ſoit fâché de voir qu'il ne produiſe pas ſon effet. Auſſi ces orateurs vous font-ils des intrigues à perte de vue pour faire paſſer leur avis, & j'ai calculé que l'amour propre a plus fait adopter de motions que le patriotiſme n'en a fait éclore. Voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE II.

Les brigands.

VOICI encore une eſpèce d'éloquence. Pour celle-là, elle n'eſt point excuſable ; 1°. parce

qu'elle eſt dangereuſe ; 2°. parce qu'elle n'éclaircit rien. Auſſi les orateurs qui en ont fait uſage ſe gardent-ils bien d'en convenir. Son effet cependant n'en a pas été moins conſidérable. Elle n'a changé l'opinion de perſonne ; mais elle a fait trembler tout le monde, ce qui eſt la même choſe.

Actuellement que le danger eſt paſſé, je ne puis m'empêcher de rire quand je penſe à la chaleur avec laquelle on a fait prendre aux *Poiſſardes* & aux *Forts* de la halle les intérêts du *Veto* ou de la ſanction ſuſpenſive.

C'eſt cependant comme ça que s'eſt faite la plus importante de nos loix. Voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE III.

La Reine.

PARDON, mes amis, ſi je rapproche ainſi des brigands le nom de notre auguſte Reine, mais ils ont été ſi près d'elle que je ne puis plus les ſéparer ; cette idée eſt un vrai cochemare qui pèſe toujours ſur mon cœur.

Femme infortunée, quel terme la providence a-t-elle donc fixé aux malheurs dont elle t'ac-

cable depuis un an ! t'en retracerai-je le fouvenir, moi qui voudrois mouiller tes mains de mes larmes ! ils ont environné ta perfonne facrée de toutes les fureurs de la haine ; ils ont payé les brigands, trompé quelques ames honnêtes ; mais raffure ton cœur fenfible & délicat, tu n'as de véritables ennemis que parmi les fcélérats, & ce qui eft pire encore, parmi tes courtifans ingrats.

J'abrége cet article, mes amis, j'aurois l'air de flatter l'autorité, & je perdrois votre confiance. Vous fçavez cependant que s'il eft une circonftance où il ait été poffible de rendre juftice aux vertus aimables & magnanimes de la Reine fans craindre d'être accufé d'adulation & d'intérêt, c'eft celle-ci ; nous avons anéanti, pour ainfi dire, ce que nous devions défendre, & outragé ce que nous devions vénérer ; voilà pourquoi tout va fi mal.

CHAPITRE IV.

Le Parlement d'Angleterre.

Les Anglois nous ont donné ces jours-ci une terrible leçon, mais ils nous l'ont donnée en

bons politiques au moment où nous ne pouvons plus en profiter.

En Angleterre, le cri bannal de l'oppoſition, c'eſt la réforme dans la repréſentation parlementaire, comme aujourd'hui chez nous, le point de ralliement de tous nos étourneaux, c'eſt le deſpotiſme miniſtériel. Il y a cette différence que les Anglois écoutent de ſang-froid les clameurs de l'oppoſition, au lieu que chez-nous avec une amplification de vingt lignes, on nous fait faire cent ſottiſes.

La motion a été faite dans le Parlement, ſoutenue avec chaleur, mais le jeune Pitt, que nos Journaliſtes François appellent le *Necker* de l'Angleterre, l'a combattue avec l'énergie du talent & quelque choſe qui vaut mieux encore, avec la ſolidité de la raiſon & de la prudence. La motion a été rejettée par une majorité de 192 voix contre 108. Il y a peu d'Anglois cependant qui ne croye que la repréſentation parlementaire ne ſoit vicieuſe, mais depuis huit cens ans ils mangent dans ce pays-là du roaſt-beef & des patates, & s'en trouvent bien.

Une ſeconde motion s'eſt préſentée à la même époque avec encore plus d'apparence de ſuccès, c'étoit la révocation du ſerment du teſt, & l'admiſſion des diſſidents dans tous les emplois militaires & civils. Cette propoſition a été

appuyée de toût le talent de *Charles Fox* & des efforts de la philoſophie du ſiecle; mais la prudence, qui ſemble s'être réfugiée dans le Parlement d'Angleterre, s'eſt préſentée avec ſes craintes & ſes habitudes; la philoſophie réſiſtoit encore, lorſque Burke a préſenté un portrait de la France horrible, mais reſſemblant. La tête de Méduſe ne produiſoit pas des effets auſſi prompts; la châleur s'éteint, tout ſe glace d'effroi, & le Parlement n'a ſeulement pas voulu délibérer ſur cette queſtion (1). Si nous ne profitons pas des leçons de l'Angleterre, les Anglois du moins ſçavent tirer un grand parti de nos exemples. Ils ont pour principe de craindre les changemens. Voilà pourquoi chez eux tout va ſi bien; nous ſommes affollés de toutes les nouveautés; voilà pourquoi chez nous tout va ſi mal.

---

(1) Nous ſommes bien plus éclairés en France. Nous avons un premier Miniſtre Proteſtant; un Préſident de l'Aſſemblée Nationale Proteſtant; il n'y a plus d'intolérance que contre l'ancienne religion catholique dont on pourſuit les Miniſtres avec acharnement. Cette intolérance religieuſe n'eſt cependant rien auprès de l'intolérance politique. La philoſophie a pris généreuſement à ſon compte les biens qu'elle envioit à la religion, ainſi que les défauts qu'elle lui reprochoit.

CHAPITRE V.

Necker & Pitt.

Je viens de vous dire, mes amis, que les Journaliſtes François ont conſacré la gloire de *Pitt* en l'appellant le *Necker* de l'Angleterre, c'eſt le *nec plus ultra* du giganteſque moniteur. Ce qui n'a été qu'un rapprochement dans le journal pourroit devenir un parallele ſous une plume mieux exercée que la mienne; je vais ſeulement recueillir les matériaux en rapprochant quelques faits.

Le Necker de France a près de ſoixante ans, celui de l'Angleterre n'a gueres que 27 à 28 ans. Le François a déja occupé le miniſtere pendant pluſieurs années dans des temps de guerre & d'orage. L'Anglois n'a fait que paſſer quelques mois dans un miniſtere fort peu intéreſſant; enfin les voilà tous les deux pour la ſeconde fois à la tête de l'adminiſtration de deux royaumes puiſſans & rivaux.

L'âge & l'expérience aſſurent ſans doute à l'un de ces empires un gouvernement ſage, prudent, modéré; la connoiſſance des hommes fera craindre

le danger des nouveautés en politique, cet heureux pays va réparer ſes pertes au milieu du calme & de l'opulence.

La jeuneſſe & l'inexpérience menacent le ſecond empire des plus grands malheurs. Un eſprit actif, avide de célébrité, une ame jeune, ouverte à toutes les chimeres de la perfection ; les rêves de la philoſophie, le délire de l'humanité, tous ces eſtimables défauts de la jeuneſſe vont commencer une lutte inégale contre les paſſions des hommes, & l'empire le plus floriſſant ſera bouleverſé.

Les Etats-Généraux vont s'aſſembler en France. La repréſentation eſt vicieuſe, faut-il la réformer ? C'eſt là la propoſition du Miniſtre ſexagénaire.

La repréſentation parlementaire eſt vicieuſe en Angleterre ; il faut la réformer. Ce n'eſt point le jeune Miniſtre qui parle, ce ſont les ennemis de ſon adminiſtration heureuſe & utile.

En France la philoſophie lance mille éclairs, les hommes enluminés par elle ne ſont plus que des anges ; les ſons harmonieux de la concorde & de la fraternité endorment la politique du vieux Miniſtre, & ſa ſenſibilité s'éveille *au bruit ſourd de l'Europe*. Il enveloppe le trône de ce brillant, mais dangereux phoſphore, il le répand dans l'empire, toutes les parties combuſtibles s'embraſent, & l'incendie dure encore.

Le jeune Miniſtre de l'Angleterre, dont les ſens apparemment ſont plus émouſſés que ceux du vieillard, n'entend pas *le bruit ſourd de l'Europe*, ou ne trouve point que ce ſoit un argument irréſiſtible. Il fait plus ; il brave la popularité & la gloire philoſophique, ces deux ſirenes de la politique, & combat avec ſuccès la réforme dans la repréſentation parlementaire. Son pays eſt heureux, & regorge d'or & de richeſſes.

La couronne de France, mutilée de toutes parts, étoit menacée d'un dernier coup qui devoit l'anéantir. Trois ſages, *Mounier*, *Bergaſſe* & *Lally* la défendoient par leur éloquence, comme les anciens Paladins défendoient celle de Charlemagne par leur courage. Le Miniſtre craint apparemment qu'ils ne réuſſiſſent dans leurs généreux efforts. L'opinion du Palais Royal s'étoit manifeſtée : il veut frapper un dernier coup, pour ranimer ſa popularité expirante : il demande pour ſon maître un ſimple *veto* ſuſpenſif. Il anéantit par-là la puiſſance du Trône, & par conſéquent la tranquillité de l'Empire.

Le jeune Miniſtre de l'Angleterre voit l'autorité de ſon Roi prête à diſparoître ſous le poids d'une maladie grave, mais non mortelle. Toutes les prétentions s'élevent à la fois ; il combat une oppoſition acharnée, un Prince aimable & jeune, mais plus que tout un pré-

jugé défavorable fur fes projets. Rien ne l'arrête ; il a pour principe, que le bonheur de la Grande-Bretagne dépend du refpect religieux que l'on conferve pour l'autorité royale ; il la défend ; il facrifie tout à une caufe fi fainte ; il triomphe ; le Monarque infirme peut encore embraffer un ferviteur fidele, & la Nation honorer un citoyen vertueux.

Le travail du Miniftre François fe fait toujours dans le calme du cabinet : fon adminiftration n'a été qu'un long écrit, que de profondes méditations ont préparé. Quels ont été fes fuccès ? Il n'exifte plus.

Le Miniftre Anglois fe trouve toujours dans une pofition qui devroit amener tous les écarts que fon âge feul pourroit produire : fans ceffe entouré de rivaux preffans & redoutables, il faut que tous fes projets aient la célérité de la penfée & la maturité de la réflexion. La tête du Miniftre Anglois eft tellement organifée pour la politique, que fes plus zélés antagoniftes ne reprochent à fes difcours que trop de pureté & d'élégance, & à fon âge que trop de calme & de fang-froid.

Enfin, le Miniftre Anglois eft un politique habile & vertueux ; voilà pourquoi chez eux tout va fi bien. Le Miniftre François eft un philofophe vertueux ; voilà pourquoi chez nous tout va fi mal.

CHAPITRE VI.

Le Journal de Paris.

Si le Journal de Paris vient à la ſuite des deux objets dont je viens de vous parler, ne croyez pas, mes chers amis, que je compare le *Journal de Paris* au Journal du Parlement d'Angleterre, ni M. le Rédacteur à un grand homme.

Je crois que ſi l'on pouvoit enivrer un poulet, le faire parler, il s'exprimeroit comme le Rédacteur écrit. Ce n'eſt pas que ce poulet n'ait ſouvent la voix rauque d'un vautour. Si l'on veut connoître la philantropie en démence; il faut lire le *Journal de Paris*. Il eſt impoſſible de ne pas verſer avec lui des larmes ſur le ſort de ces honnêtes brigands, quand ils vont piller & brûler les châteaux; & je partage ſincérement le déſeſpoir du Rédacteur, quand il découvre qu'il n'y a encore aucun propriétaire de maſſacré. Mais au moins a-t-on bien ſoin de ce bon peuple quand il a fait ſon coup? Y a-t-il du linge, des raffraîchiſſemens pour les plus échauffés? Empreſſons-nous de raſſurer la tendreſſe du Poulet rédacteur.

Il eſt un éloge cependant à donner au célebre

Rédacteur, c'est que si ses principes d'humanité l'égarent, il marche droit en politique. On a même ouvert une souscription dans toutes les villes maritimes, pour éterniser, par un monument, les principes lumineux qu'il a développés dans l'affaire des Colonies. Il a converti tous les Négocians; ils conviennent tous aujourd'hui que nous n'avons plus besoin de commerce & de colonies, & que pourvu qu'on laboure bien la terre, & que le *Journal de Paris* se vende, tout ira bien.

L'Assemblée n'a point été de l'avis du Poulet politique; ce n'est pas pour çà que tout va si mal; mais tous les Journaux sont presque aussi mauvais & aussi insensés que celui de Paris; & voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE VII.

Monsieur le Marquis de la Fayette & le ci-devant Roi de France.

Mes chers amis, ne trahissez pas ma confiance. Je vais vous conter un petit événement, qui peut-être vous paroîtra peu de chose, mais dont le souvenir m'émeut encore.

Je traversois il y a quelques jours le jardin

des Tuileries, & je rencontrai notre bon Roi, qui, un bâton blanc à la main, se promenoit bien tristement. Le silence qui régnoit dans ce vaste jardin, n'étoit troublé que par les clameurs bruyantes de l'Assemblée Nationale, qui s'élevoient avec éclat, auxquelles se mêloit le son perçant de l'impuissante sonnette. Jugez quelles pensées devoit faire naître dans l'esprit du Monarque une pareille musique.

Je m'approchai enfin de cet homme vertueux. O mon Roi! avec quel respect & quelle mélancolie j'ai baissé ma tête devant toi. Tu ne m'as jamais vu dans les temps de ta gloire & de ta puissance rechercher tes regards; mais si l'infortune t'a appris à distinguer les êtres sensibles; si tu trouves quelque consolation à voir pleurer sur tes malheurs, je me fixe à jamais sur tes pas.

L'esprit rempli des plus tristes pensées, je sortis des Tuileries. Un nouveau spectacle, mes amis, se développe devant moi. Une musique guerriere & brillante faisoit retentir l'air des plus agréables fanfares; un peuple immense remplissoit les Champs Elisées; des voitures sans nombre en bordoient les allées; l'heureux la Fayette, à la tête de son armée triomphante, le chapeau à la main, recevoit du haut de son cheval, & d'un air modeste, les adorations du

Peuple, dont il traverfoit la foule au petit pas.

Je n'ai point courbé mon front devant l'idole. Ce n'eft pas que je lui refufe, mes amis, le tribut d'éloges qu'il mérite. Il a maintenu dans Paris, avec quarante mille hommes, une police prefqu'auffi bonne que celle qu'on nous affuroit avec huit cens. Mais je venois de voir mon Roi, trifte & folitaire; la pompe & l'éclat d'un autre offufquoient mes regards.

Bon Louis XVI! voilà donc le fruit de ton amour pour nous. Tu nous as appellés pour faire notre bonheur, & nous avons anéanti le tien.

Quelle leçon pour les Rois! quel exemple pour les Peuples! Nous avons eu un Roi confiant & bon; il exifte toujours des fujets ambitieux; voilà pourquoi tout va fi mal.

CHAPITRE VIII.

Les Comités des Recherches.

CIMON ayant acquis de grandes richeffes par fes victoires, combloit fes concitoyens de fes libéralités, & ouvroit magnifiquement au peuple d'Athenes fes jardins & fes vergers. Voilà l'emploi que faifoit de fes richeffes un héros ami de la liberté. Mais comme la liberté du dix-huitieme fiecle eft une nouvelle invention françoife, M.

de

de la Borde fait circuler son numéraire d'une maniere analogue à nos découvertes nouvelles. Cinquante mille livres accordées par ce premier Citoyen françois au Comité des Recherches, auroient fait vivre cet hiver deux cents familles; mais il est plus beau, plus grand, plus généreux d'en faire trembler cinq cens mille.

J'ai peine à concevoir comment le patriotisme de M. de la Borde pourra jamais s'accorder avec celui des Citoyens estimables du District des Minimes. Mais, que dis-je! un coffre-fort s'épuise; tandis que les vrais principes de la liberté se reproduisent de mille manieres dans les ames genéreuses. Mon cœur, toujours ardent pour cette sainte liberté, qu'on nous défigure de tant de façons, espère trouver dans le District des Minimes, & dans le Comité de Brives, les dignes émules des *Mounier*, des *Lally* & des *Bergásse*.

M. de la Borde, en donnant ces trente mille livres au Comité des Recherches, les a implicitement donnés à la Nation. On nous doit donc un compte de ces dépenses : nous devons au moins savoir pour notre instruction future, combien de larmes on peut faire répandre avec cinquante mille francs.

Je rougis d'être François, quand je vois notre prétendue liberté affublée d'un Comité de Re-

cherches & de cette exécrable loi de LÈZE-NATION (1), vrai *Muet* du Sérail qui nous étrangle ſans s'expliquer; quand je la vois, payant au poids de l'or la délation; quand je vois les priſons regorgeant de Citoyens innocens, & nos Légiſlateurs ſacrifiant leur opulence, pour le barbare plaiſir de trouver des victimes!

Mes amis, nous avons parmi nous des concitoyens qui bravent aſſez l'opinion publique, pour n'être pas honteux de voir leur nom inſcrit ſur la liſte d'un Comité des Recherches; & voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE IX.

La Capilotade.

LES femmes, les enfans & les courtiſans, tout cela, à mon avis, marche ſur la même ligne.

Il y a des femmes d'aſſez bonne foi, pour convenir que des trois pouvoirs dont on leur parle ſans ceſſe, il n'y en a pas un qui puiſſe leur faire plaiſir: elles trouvent qu'un tems de révo-

---

(1) *Voyez la Lettre de M. DUDON.* Je crois avoir développé dans ce petit écrit, en faveur d'un vieux Magiſtrat que je n'ai point l'honneur de connoître, les vrais principes de la liberté, qui ſont toujours ceux de la juſtice. Nos Repréſentans ne doivent point s'accoutumer à diſpoſer, au gré de leurs paſſions, de notre tems, de nos fortunes & de nos perſonnes; l'oppreſſion d'un ſeul individu doit être déſormais, pour la France libre, une calamité publique.

lution, eſt un très-mauvais tems ; qu'on les ruine, qu'on les ennuie ; ce ſont là les Ariſtocrates ; elles me paroiſſent les plus aimables.

Il en eſt d'autres, & j'en compterois bien dix dans Paris, qui ſont ce que nous appellons plus conſtitutionnelles. Je ne prétends pas parler ici des femmes des Banquiers, des Avocats ; c'eſt pour elles que la révolution ſe fait, & leurs maris ont joué leur vrai jeu en la favoriſant. Qu'eſt-ce qui peut donc conſoler ces Dames, quand je vois les autres ſi affligées ? Le voici ; c'eſt vrai pour preſque toutes. Chacun a ſes petites prétentions, & nous n'étions pas diſtinguées à la Cour, comme nous croyons devoir l'être. Que faire dans cette circonſtance ? Ce que nous avons fait. Abandonner un rang dont nous ne recueillons pas tous les fruits, & nous jetter à corps perdu dans le pouvoir légiſlatif, où nous avons été reçues à bras ouverts par les Commeres du Parti.

Pour moi je ne puis pas m'empêcher de trouver cette conduite très-bien calculée.

Les jeunes gens ont des motifs bien plus preſſans. La même loi qui oblige aujourd'hui à avoir le gillet court & la culotte longue, commande la démocratie. Il vaudroit autant avoir les bas roulés ſur ſes genoux, que de ne pas appeller le Roi le *Pouvoir exécutif.*

Comme on s'ennuie des meilleures choſes, il eſt fort doux de pouvoir quitter les rênes du cabriolet, pour prendre celles de l'Empire. Quelle grace on a de pouvoir dire en arrivant : je ſors des *Jacobins*, ou du *Club de la Révolution*. On fait vraiment le fat avec la Conſtitution ; on l'affiche avec vanité ; on dévoile tous ſes myſteres, & l'on devient le héros du jour, ſi l'on eſt aſſez heureux pour avoir coulé quelque petite motion, qui faſſe gagner à l'Aſſemblée la perte de l'armée, ou quelque bagatelle de ce genre.

Avez-vous examiné jamais les enfans jouant à la Madame ? *Fanny* reçoit les viſites ; elle a deux pieds de haut, & on l'enfonce dans un immenſe canapé, où l'on a bien de la peine à la découvrir. *Betſi* ſort de la chambre ; elle doit bientôt y rentrer dans tout l'appareil d'une Dame qui fait des viſites ; *Charles* ſe conſtitue *la Jeuneſſe*, & *Louis* doit jouer le rôle du Marquis. Enfin *la Jeuneſſe* ouvre la porte ; il annonce d'un air aſſez décidé M. & Madame la Marquiſe. Betſi ſe préſente avec le maintien le plus grave ; elle tient dans ſes mains un éventail preſqu'auſſi grand qu'elle, & traîne avec des efforts inouis le gros manchon de ſon pere. Pendant ce temps-là le pauvre petit *la Jeuneſſe*, à qui l'on a dit que c'étoit à lui à avancer des ſieges, ſecoue avec ſes foibles bras un large fauteuil qu'il ne peut ébranler : il appelle du ſecours, & l'on ſe met

quatre pour remuer une chaiſe : tout le monde s'aſſeoit, & *la Jeuneſſe*, qui ne veut pas perdre ce beau ſpectacle, reſte derriere. La converſation commence à merveille. *Comment vous portez-vous ? Avez-voue été à l'Opèra ? Vous avez un bonnet charmant. Votre habit, M. le Marquis, eſt d'un goût rare*... & beaucoup de choſes de cette importance : on croiroit entendre les pere & mere. Cependant, au milieu d'une motion intéreſſante de Betſi, paſſe un papillon ; la gravité diſparoît ; toute la ſociété bondit & s'élance ; ſon bonheur repoſe entiérement ſur les aîles du papillon, que l'on pourſuit avec chaleur.

Les enfans ſont toujours les mêmes ; il n'y a que les joujoux qui changent. Vous connoiſſez tous *la Jeuneſſe* & le Marquis. Le grand canapé, c'eſt le Club de la Conſtitution ; le gros fauteuil, c'eſt quelque motion grave, pour laquelle on s'agite & on diſpute. Mais un pli ſe manifeſte dans la cravatte ; au diable la politique & la finance. Le jeune Lycurgue n'a pas trop de toute ſon attention & de ſes dix doigts pour réparer ce déſordre ; voilà le papillon. Il faut ſeulement ajouter que les jeux des enfans finiſſent ſouvent par des larmes.

Je préfere ces enfants là aux Courtiſans patriotes. Il eſt donc de la nature de certains Courtiſans de ſe mêler de tout ! Si l'on attachoit

quelqu'importance à aller à l'hôpital, je gage qu'ils y coucheroient tous ce ſoir.

C'eſt un ſpectacle vraiment piquant pour moi qui me plais à obſerver les hommes, de voir avec quel art les chefs de la démagogie empaument ces malheureux. Je dis avec quel art, & j'ai tort; il ne faut point d'art pour perſuader à un courtiſan qu'il eſt un grand homme.

Cependant il eſt aſſez gai de les voir ſourire à leur nom qu'ils apperçoivent imprimé dans quelques journaux, de les voir arriver à l'Aſſemblée chargés de paperaſſes & de mémoires comme des premiers Miniſtres; ils me rappellent *Perin-Dandin* qui ſe croit juge, parce qu'il s'eſt attaché un ſac de papier à chaque boutonniere.

Ils prononcent ſans ceſſe le nom du peuple. Après s'être raſſaſiés d'abus, ils voudroient encore participer à la gloire de la liberté. Qu'ils rentrent aujourd'hui dans leur médiocrité & qu'ils ſe taiſent devant des hommes qui n'ont plus beſoin d'eux ni pour être heureux ni pour être libres. La liberté ne promet de douceur qu'à ceux qui ont ſouffert de l'oppreſſion, & n'offre aucun charme pour les cœurs ingrats.

Après avoir vu, mes amis, des femmes mécontentes, des enfans légiſlateurs, & des Courtiſans parlant principe, vous n'aurez pas de peine à croire avec moi que c'eſt pour ça que tout va ſi mal.

CHAPITRE X.

Les passions.

S'IL existoit un homme de marbre qui pût penser, il faudroit le prendre pour Législateur. Ce n'est pas là l'espece d'hommes que nous avons chargés de ce grand office; ils sont durs, mais ils ne sont pas froids.

Plaisante excuse que celle que prodiguent nos Législateurs, quand on se plaint de leur ouvrage! Que voulez-vous faire à cela? C'est un malheur; nous avons trouvé de l'opposition, & nous étions en colere. Un Législateur en colere! grand dieu!

Je me représente la constitution sous l'emblême d'une belle-femme vêtue de blanc, marchant d'un pas mesuré sur un chemin sec & uni, renfermé entre deux ornieres profondes dans lesquelles séjournent les eaux d'un long hyver. A droite & à gauche sont des hommes qu'elle conduit liés par des liens de soie qu'elle tient dans chacune de ses mains. Tant que la constitution marche entre les deux ornieres, elle ne fait aucun faux pas, & les hommes qu'elle conduit

n'éprouvent point de secousses. Mais la haine, l'envie viennent souffler leurs feux impurs; les hommes s'agitent en tous sens, chaque groupe veut attirer à soi la constitution; celui de la gauche a été le plus fort, & de peur qu'elle n'approche de ses rivaux, il la fait marcher dans l'orniere. Comme elle en sortira crottée, mes amis! Et voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE XI.

Attention!

MOUNIER, Lally, Bergasse, Malouet, Virieux, Rhédon, l'Evêque de Nancy, l'Evêque de Langres, Montesquiou (l'Abbé s'entend) Duché Dufraisse, Tronchet, Faidel, la Chese, &c. &c.

Quel beau discours je viens de vous faire là, mes amis! si vous ne l'entendez pas, c'est pour ça que tout va si mal.

CHAPITRE XII.

Les voyageuses.

DEUX femmes, qui vivoient ensemble aussi bien qu'il est possible entre deux êtres du sexe

féminin, eurent un jour la fantaisie de faire un voyage d'outre-mer. La premiere, accoutumée à prendre toujours le parti le plus sûr, confia sa personne à un navire éprouvé par plus d'un voyage; ce navire avoit son grand mât au milieu du bâtiment, ses petits mâts aux extrêmités; il portoit ses grandes voiles sur le grand mât, & les petites sur les petits; enfin, faut-il le dire, ce vaisseau étoit fait comme ceux qu'on voit par-tout, fendant l'eau avec sa proue éfilée, & recevant le vent en poupe.

La seconde de ces femmes étoit une peronnelle à imagination, amoureuse des systêmes & désolée de voir que les ignorants se nourrissoient toujours de pain de froment ou de seigle. Vous pensez bien qu'elle n'imita pas sa compagne. Elle assemble donc tous ses amis; on examine bien, on calcule; bref, on lui fabrique un vaisseau de nouvelle structure. Ce vaisseau n'avoit qu'un mât, mais il étoit énorme; on y attache toutes les voiles; la proue prend la place de la poupe, & la poupe celle de la proue; le mât pesant, au lieu d'être placé au centre, s'éleve sur une des extrêmités. Si ce n'étoit pas la plus belle chose du monde, au moins c'étoit la plus nouvelle, & vous pensez bien que cette production ne manqua pas d'admirateurs.

On sort enfin du port. La nouvelle machine

pirouette à droite, pirouette à gauche; elle eſt le jouet du vent, mais la mer étoit calme; ces évolutions ſe font ſans danger. L'amie fidelle, maîtreſſe de ſon bâtiment, n'abandonne point ſa compagne pour être à portée de la ſecourir.

Cependant, un petit point noir ſe fait appercevoir ſur l'horiſon. Le pilote du vieux bâtiment prend toutes ſes précautions, il cargue ſes voiles, ferme tout & ſe prépare à ſoutenir l'orage. On avertit la peronnelle : vous avez tout à redouter de ce point noir que vous voyez ſur l'horiſon.

Ignorants que vous êtes, répond celle-ci, apprenez qu'un grand courage ne doit s'effrayer de rien. Croupiſſez dans vos vieilles routines. Eclairée par le flambeau de la ſageſſe, je ſçais diſtinguer la vérité des chimeres; tremblez, ſi vous le voulez, devant les petits points noirs du ciel & de la terre, mon bâtiment eſt fait pour braver tous les orages. Elle dit, & pour prouver ſa confiance, elle déploye toutes ſes voiles.

Bientôt le petit point noir s'étend ſur l'horiſon; les ténebres deſcendent ſur la ſurface de la mer, le vent mugit, gronde & ſouleve les flots. Enfin la tempête exerce toutes ſes fureurs; la foudre d'un pôle à l'autre ſe traîne avec fracas; le feu des éclairs embraſe l'atmoſphere; cette

partie du monde ne présente plus que le cahos de la destruction.

Le vieux bâtiment fatigue & gémit sous l'effort des flots en courroux ; l'équipage manœuvre avec ordre ; tout est soumis à la voix du Pilote, & tandis qu'il lutte avec succès contre l'orage, on apperçoit à la lueur des éclairs le nouveau bâtiment balotté par la violence des vents, & s'enfonçant enfin, au milieu des cris de l'équipage trompé, dans la profondeur des abymes.

La femme au vieux bâtiment, mes chers amis, c'est la politique ; la peronnelle systématique, c'est la philosophie ; le petit point noir, ... vous le dirai-je, mes amis, ... c'est la guerre civile. Je pleure en vous en parlant. Nous avons des hommes parmi nous qui la provoquent par leurs excès, ils sont donc bien coupables ! d'autres la prévoyent sans la craindre, ils sont donc bien malheureux ! & voilà pourquoi tout va si mal.

CHAPITRE XIII.

Les deux magots.

Il y a deux ans, mes amis, que je fus consulté par deux de mes parens sur l'emploi de leurs capitaux. L'un revenoit de Saint-Domingue, il

avoit vendu ſon habitation & rapportoit ſix cent mille livres. L'autre, après avoir fait le commerce pendant vingt ans à Philadelphie, rapportoit auſſi ſix cent mille livres, fruits de ſon induſtrie.

Quand je dis que je fus conſulté, j'ai tort; car leur parti étoit pris. Le premier, garçon & tant ſoit peu libertin, agiota avec ſes fonds, les plaça à dix pour cent, s'établit à Paris & vécut avec les plus jolies filles de la Capitale. Sa ſociété eſt fort agréable; il a de l'eſprit, du goût & de la douceur.

Le ſecond avoit contracté à Philadelphie l'habitude de mœurs auſſi douces, mais un peu plus ſéveres. Il étoit pere de famille. Il acheta une terre en Limouſin, obtint un bénéfice pour le cadet de ſes garçons, qui, en conſéquence, renonça à tout partage dans la ſucceſſion de ſon pere, pour favoriſer le mariage de ſon frere aîné.

Tout le monde étoit content de ſon ſort; il n'y avoit là dedans rien de volé. Mais tout a changé depuis.

Mon honnête Américain eſt ruiné. De nouvelles idées de propriété viennent de ſe développer. Ce que vous avez acheté ne vous appartient plus, & ce qu'on vous a donné n'eſt plus votre bien. La juſtice a fait les mêmes progrès.

Le ſort des propriétaires eſt entre les mains de ceux qui n'ont rien. L'orgueil s'eſt mis de la partie, & quand je dis l'orgueil, ce n'eſt qu'une rapacité déguiſée. Il eſt incompatible avec la dignité de l'homme de payer un droit pour pouvoir vendre ſa marchandiſe dans une foire. je ne veux pas diſputer avec l'amour-propre; moi je penſe que ce droit pourroit m'être onéreux; mais jamais je ne me trouverois humilié en le payant, & l'idée que je me fais de la véritable dignité de l'homme, c'eſt de racheter toutes les obligations pécuniaires dont il deſire de s'affranchir.

Mon Américain prétend qu'il ſe croiroit moins outragé, ſi on lui avoit dit: nous ſommes les plus forts, & nous prenons ton bien. Il eût pu répondre: faites ce que vous voulez; ſi jamais je deviens le plus fort, je vous rendrai la pareille. Voilà les loix de notre ſociété, il n'y a qu'à s'entendre. Mais point du tout. On l'aſſure de toutes parts qu'on ne veut que la juſtice, & qu'on ne s'eſt réuni que pour protéger les propriétés. Mais peut-être que ces Meſſieurs entendent par là les propriétés qu'ils voudront bien vous laiſſer. J'aimerois aſſez qu'on parlât toujours clair.

Un autre chagrin l'accable; c'eſt qu'on dit toute la journée à ſon fils l'Abbé qu'il eſt inutile,

& qu'on va lui prendre ſon bien, toujours par un eſprit de protection. Il réclame envain les droits de l'homme. Ils ont fait tant de mal, dit-il, qu'ils ſoient au moins utiles une fois pour défendre ma jouiſſance viagere. Les droits de l'homme, répond-on, ne ſont pas faits pour le Clergé; nous traitons votre affaire en finance, & à chaque mot que répond l'Abbé qui croit avoir raiſon, on lui retranche cent piſtoles, en lui diſant qu'il eſt un inſolent.

Le bon Américain ſe conſole cependant un peu, en penſant que ſi la Nation a tout pillé, parce qu'elle s'eſt attroupée, elle rendra à chacun ſes droits, quand elle ſera aſſemblée. Nous avons été enſemble dîner chez notre couſin le ci-devant créole; c'eſt une véritable charité qu'il nous faiſoit; ſon dîner étoit fin & délicat: mais quand il vit ce pauvre Abbé, j'ai cru qu'il alloit le déviſager; voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE XIV.

La Conſtitution.

C'EST un grand mot que çà, mes amis, & chez tous les Peuples on a toujours chargé le plus ſage de l'expliquer.

Les Athéniens prierent *Solon* de leur faire

des loix ; les Lacédémoniens chargerent de ce ſoin le ſage *Lycurgue ;* les Romains eurent un *Numa ;* ils ſe confierent enſuite aux Décemvirs, & cela ne fut pas ſi bien. Trouvez-moi dans l'hiſtoire un ſeul Peuple qui ait chargé douze cens perſonnes de lui faire des loix : je ſerois charmé de lire leur Code. Mais s'il en exiſte un qui ait fait faire ſes loix par douze cens hommes, diviſés d'intérêt, aigris par les diſputes, outragés par la violence & l'injure, gardez cet ouvrage ; je ne veux pas le lire.

Si j'avois un Peuple à gouverner ou à conſeiller, je lui propoſerois d'accepter la Conſtitution Angloiſe, avec les changemens que les localités pourroient exiger ; & je chargerois de la déciſion de ces changemens deux ou trois hommes ſeuls. Je voudrois qu'ils euſſent les vertus d'un *Louis XVI*, les lumieres d'un *Malsherbes*, avec la morale & la popularité d'un *Neker.* Mais comment décider trois Sages à ſe charger d'un ſi dangereux fardeau ! Il faudroit ſurveiller les intriguans, déſarmer les brigands ; & le peuple n'eſt pas encore perſuadés que les plus courtes folies ſont les meilleures ; voilà pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE XV.

La Folle de Saint-Luc.

Je me réfugiai à Londres, lorſque je crus néceſſaire de me ſouſtraire à cette prétendue liberté, qui donnoit à tous les brigands le droit de me pendre pour s'amuſer, & ne m'offroit aucune des reſſources que les loix de la ſociété doivent aſſurer à tout individu tranquille, contre les violences de la multitude.

Quelle nouvelle énergie prit dans cet heureux pays mon amour pour la liberté ! J'admirois le reſpect qu'inſpirent des loix, qui tiroient toute leur force de l'examen tranquille & réfléchi de deux Chambres indépendantes, & de la ſanction libre & abſolue du Souverain.

Combien tous les Anglois ſont diſpoſés à croire qu'une loi qui paſſe par ces trois puiſſantes épreuves, eſt la meilleure loi qu'ils puiſſent recevoir ! Qu'il eſt inutile de les attaquer ces loix; l'opinion publique rejette toute eſpece de déclamation, & ne cede qu'à l'évidence.

Mais nous, François, jouirons-nous jamais de cette heureuſe confiance dans nos loix ? Une Chambre unique nous les dicte. Cette Chambre ne reconnoît d'autorité ſupérieure, que celle

que

que pourroit enfanter un chimérique appel au Peuple. Ses décrets se forment au milieu des orages; & nous savons tous quelle influence peut avoir sur nos loix, la sanction *suspensive* d'un Monarque captif.

Je parcourois avec une avide curiosité tous les établissemens publics de la Capitale, qui sont bien plus calculés pour l'humanité que pour la gloire.

Je voulus enfin voir comment chez un Peuple de sages, sont traités les fous; & je vis que la nature, même dégradée, étoit toujours respectée; qu'une bonne Constitution politique peut lui servir d'appui, lorsqu'elle se désorganise. Mais que parlai-je ici de politique! ce n'est point elle qui a la gloire de tout ce que j'ai vu, puisque l'humanité qui dicte aux Anglois tous ces soins pour les malheureux, est le premier bienfait de la nature.

Je m'étois transporté à l'Hôpital de S. Luc, & au milieu du triste examen que je faisois de cette maison, mes oreilles furent frappées des sons les plus doux & les plus mélodieux: attiré par un charme invincible, je m'approchai du lieu d'où je supposois qu'ils partoient. J'entendis alors une voix tendre & délicate, qui, soutenue des plus sombres accords de la harpe,

chantoit très-diſtinctement ces paroles d'une romance françoiſe :

> Il a vu couler le ſang
> De cette Garde fidelle,
> Qui vient d'offrir, en mourant,
> Aux bons François un modele.
> Mais ! le fils de notre Henri
> Eſt priſonnier dans Paris !

J'appris de mon conducteur, que cette folle étoit une jeune Françoiſe : ſa voix, ſon âge, ſa patrie, tout enflamma mon cœur ; je m'élançai vers la porte, en m'écriant : je ſuis François, je veux la voir.

Oui, mes amis, l'on eſt toujours François ! & jamais on ne l'eſt autant, que lorſqu'on voit ſa Patrie déchirée & ſon Roi malheureux !

Je fus arrêté dans l'ardeur de mes deſirs, par cette réflexion de mon conducteur, pleine d'humanité & de délicateſſe : non, Monſieur, me dit-il ; vous ne la verrez pas. Quoique *Louiſe* habite ces triſtes demeures, *Louiſe* conſerve encore trop de ſenſibilité & d'élevation, pour que nous puiſſions nous attribuer le droit d'en faire un objet de ſimple curioſité pour les étrangers. *Louiſe* ne voit que ceux qu'elle appelle ; & de tous les hommes, les François ſont ceux qu'elle voit avec le plus de peine.

Je rougis à ce diſcours. Je ſentis le nom françois humilié ; mais j'obéis. Avec quel plaiſir n'obéit-on pas aux loix & à l'humanité ?

Rien ne pouvoit plus m'intéreſſer dans la maiſon que je continuai de parcourir. Tout ce que j'avois vu, diſparoiſſoit devant ce qui me reſtoit à voir. Je n'oſai plus queſtionner mon conducteur ſur le ſort de *Louiſe :* le peu de mots qu'il m'avoit dit, tourmentoient mon eſprit ; les Anglois n'applaudiſſent point à nos fureurs & à nos nouveaux principes. Enfin, je n'oſois parler de ma patrie !

Accablé des plus mélancoliques idées, que ces tableaux de la foibleſſe humaine faiſoient naître dans mon eſprit, un mouvement purement machinal me ramenoit vers les lieux où j'avois entendu la voix de *Louiſe*. Tout à coup mon conducteur m'arrache à la ſtupeur, en m'avertiſſant que *Louiſe* dirige ſes pas vers nous. Je leve les yeux, & j'apperçois une grande fille, âgée d'environ vingt ans, en long habit de deuil, négligemment ſerré à la hauteur du ſein par un large ruban bleu, qui donnoit à ſa taille plus de grace, & à ſa marche plus d'élégance ; elle portoit autour de ſon bras une bandouliere, que je reconnus pour être la même que celle des Gardes-du-Corps du Roi de France ; ſes cheveux, d'un blond tendre & doux, étoient coupés très-court, ſelon les loix de la maiſon ; mais ils friſoient naturellement, & n'offroient ni déſordre ni parure. La bonté, une aimable langueur dé-

ployoient tous leurs charmes dans ses yeux bleus; que les larmes mouilloient encore; les pleurs, dont les traces se remarquoient sur ses joues, loin d'en flétrir la jeunesse, sembloieut y entretenir la fraîcheur; sa lèvre supérieure se détachant insensiblement de l'autre, laissoit entrevoir un cordon de perles, & cette bouche vermeille ne pouvoit jamais être que l'organe de la candeur.

Mais quel fut mon désespoir, quand ces traits intéressans se dénaturerent à mon aspect, & prirent le caractere de la haine & du mépris.

Elle vous reconnoît pour un François, me dit mon conducteur. Je ne pus supporter l'idée d'emporter de ces lieux un sinistre regard de la part de *Louise*. Je me regarderois comme maudit de la nature, si la beauté malheureuse ne me croyoit pas un cœur sensible & délicat.

Mais comment arrêter sa marche; *Louise* vouloit me fuir, & *Louise* vivoit dans un pays libre. Il falloit lui inspirer le desir de me connoître, & voici le parti que je pris.

Je savois la romance que je lui avois entendu chanter, & je répétai ce couplet de maniere à être entendu d'elle:

Quel crime ont-ils donc commis
Pour être chargés de chaînes?
Du Peuple ils sont trop amis.
Le Peuple veut-il qu'on l'aime;

Quand il met le fils de Henri
Dans les prisons de Paris!

Aux premiers sons d'un air qui pénétroit son ame, *Louise* suspendit sa marche, & s'arrêta bientôt tout à fait, pour savourer des vers qui nourrissoient dans son cœur de chers & douloureux souvenirs.

Déjà je n'étois plus l'ennemi de *Louise* : loin de me fuir, elle s'approche de moi. La bonne *Louise* prend une de mes mains, & la serrant dans les siennes.... : pardon, me dit-elle, je t'ai reconnu pour un François : mais tu chantes comme moi ; tu dois penser de même.

Ces paroles prononcées avec toute l'expression de la bonté, m'arracherent des larmes. *Louise* s'en apperçoit, & s'écrie .... : ah, bon François, tu verses des pleurs ! Viens, viens chez moi, je vais t'en entretenir.

Elle m'entraîne, m'arrache avec violence d'auprès de mon conducteur. Je témoigne le desir de m'en rapprocher. Alors *Louise* me repousse avec fierté.... : restes avec lui ; je vois que tu es comme les autres : tu penses que sentir vivement est une folie !

J'étois aux pieds de *Louise*.... Non, lui dis-je, je ne le pense pas ; si c'étoit une folie, rien n'égaleroit mon délire ; mais je crains d'augmenter vos peines, d'entretenir vos chagrins... Epargnes-

toi ces craintes, répondit *Louise*; ma peine n'a ni commencement ni fin. Tout le jour j'y pense; & si la nuit le Ciel daigne calmer mon sang brûlant par une heure de sommeil, mon ame, dégagée de toute entrave, y rêve avec délices. Viens, viens chez moi; nous nous épuiserons en en parlant!

Je la suis. En entrant dans sa chambre, j'apperçois plusieurs Cartes d'Europe, où la France étoit toute barbouillée d'une couleur rouge. Je lui en demande l'explication...: laFrance du bonLouisXVI, me dit-elle, étoit toute blanche; aujourd'hui elle est toute rouge.... Le sang!....le sang! ah! oui le sang!... tiens, voila sa bandouliere! regardes son sang, son beau sang!... c'est moi qui la derniere fois la posai sur son corps... Il ne fut jamais si tendre .... Pour moi, je ne l'aurois jamais aimé davantage; toute mon ame étoit dans la sienne... Toujours je le pleurerai... Toujours je baiserai son sang... Toujours je le pleurerai... Je suis la plus heureuse des femmes... e chante, oui, quelquefois!...

Elle fut prendre sa harpe, & se mit à chanter d'une maniere céleste:

Il a vu couler le sang
De cette Garde fidelle,
Qui vient d'offrir, en mourant,
Aux bons François un modele.
Mais!

Ici les ſanglots la ſuffoquerent ; elle abandonne ſa harpe, & ſe jette ſur ſon lit, en s'écriant... : il n'a jamais chanté cette romance !

J'avois le viſage inondé de larmes... : tu pleures toujours, bon François ? . . . Tiens, tu mérites de tout voir.

Elle mit la main dans ſon ſein, & en retira un grand morceau de linge inondé de ſang . . . Tiens, voilà, bon François, voilà ſon linge ! voilà ſon ſang ! C'eſt avec çà que je ſeche mes pleurs, & mes brûlantes larmes réchaufferont peut-être un jour ſon ſang glacé . . . Mon ami, à force de pleurer, je le déteins un peu ; mais je ſais comment je puis tout réparer.

Elle me tira à part, & me parlant tout bas... : tu es trop ſenſible pour me trahir ! . . . Apprends donc que je ſuis bien jeune ; que je me porte très-bien, & que je ſurvivrai à tout : j'aurai le bonheur de le pleurer encore long-temps. . . .

Lorſque le drap noir aura couvert notre Pays ; lorſque les tigres & les ours ſe ſeront détruits... ils ne feront jamais de petits, n'eſt-ce pas, mon ami ? . . . Il me diſoit, lui, que la paternité n'étoit faite que pour l'amour, & que l'amour n'étoit fait que pour les bons . . . Qu'eſt-ce que je te diſois donc ? Ah ! . . . c'eſt que lorſqu'on n'entendra plus dans notre Pays que la voix plaintive de la tourterelle . . . je m'échapperai d'ici

avec mon bon linge ; je ſais mon chemin ; & pendant la nuit . . . Oh, je ſais bien où il eſt, là, mon ami, oui à la porte de notre bonne Reine ; oui, oui, mon ami, tout ſon ſang y eſt encore !

Et voilà, mes amis, pourquoi tout va ſi mal.

CHAPITRE XVI.

La Religion.

SES Autels ſont ébranlés. Mais ne vous attendez pas, Philoſophes novateurs, que je vous prépare un triomphe, en liant les deſtinées de la Religion, au ſort des biens de ſes Miniſtres. Ce ſont les hommes qui ſe perdent ; car Dieu ſaura bien ſoutenir ſa loi, & c'eſt à la liberté à défendre les propriétés de l'Egliſe & la jouiſſance des hommes. Jettez un coup d'œil impartial ſur les principes qui vous dirigent. Lorſque vous voulez vous élever contre la religion, vous parlez le langage de la nature ; s'agit-il de tourmenter ſes Pontifes, vous faites valoir toutes les rigueurs de la Religion. Ainſi le droit naturel & la théocratie ſont entre vos mains deux armes cruelles, dont dont vous vous ſervez avec un art perfide tantôt pour attaquer le ciel & tantôt pour opprimer la terre.

Avant que vous n'ayez accoutumé les hommes à fréquenter vos Académies ; avant que vous n'ayez donné aux Philosophes ce zele évangélique, qui fait prodiguer l'instruction, sans chercher l'éclat de la gloire ; enfin, avant que la Philosophie n'ait passé des Théâtres dispendieux, dans la boutique de l'Artisan & dans la chaumiere du Cultivateur, répondez-moi : que deviendra la Morale ?

Vous réprimerez l'homme par le respect pour les loix, & la morale sera toujours prêchée par les Pasteurs. Mais vos loix seront-elles plus coercitives que celles des Tyrans ? & jusqu'à ce que cette régénération chimérique s'opere, que deviendra la Morale ?

Les Pasteurs la prêcheront. Mais quel effet produiront sur le Peuple les instructions d'un Clergé avili ? lorsque dans vos ridicules Journaux les Ecclésiastiques sont sans cesse dépeints comme des hommes perfides & trompeurs ; lorsque dans toutes vos places, dans toutes vos promenades, le Clergé est présenté, je ne dis pas dans toutes les positions les plus faites pour faire perdre au Peuple le respect qu'il lui doit, mais même pour faire oublier à son égard les loix de l'humanité, à laquelle tout homme a droit de prétendre. On a tellement répandu contre le Clergé des préjugés honteux, qu'ils vous arrachent souvent à

vous-mêmes les jugemens les plus injuſtes, & vous croyez pouvoir compter davantage ſur la philoſophie du Peuple que ſur la vôtre !

Que deviendra la Morale ? lorſque ſous les yeux de votre nouvelle Police, à l'abri de vos prétendus principes de liberté, on voit la religion & les mœurs outragées dans la fange des rues ; lorſque la dépravation oſe ſe revêtir des habits deſtinés aux filles que la Religion a conſacrées à la virginité, & que ce ſcandaleux déguiſement ſemble encore ajouter un nouveau charme au plus honteux libertinage.

Que deviendra la Morale ? lorſqu'en recevant au milieu de douze cens hommes une femme hardie, vous encouragez, par ce honteux exemple, tout ſon ſexe à ſecouer le joug de cette pudeur précieuſe, qui peut-être ſeule encore lutte aujourd'hui contre la dépravation des mœurs. Jamais les femmes n'ont été plus modeſtes que dans les pays libres.

Ecoutez encore, Philoſophes novateurs, la conſcience d'un homme libre. Êtes-vous bien sûrs que ces hommes que vous vous chargez de conduire, n'éprouveront jamais un retour de leurs premiers principes, & un ſouvenir de leurs anciens devoirs ? Garantiſſez-vous que jamais le remords ne ſaiſira leur conſcience avec ſa main de fer, & que livrés aux terreurs d'un

jugement éternel, ils ne finissent leur misérable carriere dans un désespoir, qu'ils ne devront qu'à la séduction de vos conseils ? Vous riez de ces craintes pusillanimes ; mais, moi, je voudrois du moins pouvoir être sûr de pleurer avec l'homme que j'aurois rendu malheureux ; & c'est parce que vous pensez autrement que tout va si mal.

CHAPITRE XVII.

Les Municipalités.

VOILA donc les Municipalités qui entrent en possession des biens du Clergé : une partie sera gaspillée ; l'autre employée aux frais d'un culte très-philosophique, & le reste consacré aux ornemens nécessaires dans les villes.

C'est au nom du Peuple que s'opere la révolution ; mais c'est au profit des bourgeois qu'elle sera faite. Rien ne me paroît plus noble que la construction des Palais qui réjouissent la vue des bourgeois ; rien de plus généreux que de leur décorer des places, où ils puissent aller faire leurs motions ; mais je voudrois, avant tout, que ces dépenses de luxe ne fussent décrétées, que lorsque l'on auroit bien examiné s'il n'y a pas de travaux plus utiles & plus pressans ; si,

par exemple, la conſtruction des chemins vicinaux, ou de communautés à communautés, ne produiroit pas un plus grand bien au Royaume; s'il ne feroit pas plus utile de conduire dans les hameaux des eaux ſalubres, de paver les rues des villages, pour mettre les habitans à l'abri du méphitiſme des eaux croupiſſantes. Ce ſont les premiers vœux de la liberté. Mais c'eſt là l'affaire des Départemens, & l'on s'eſt hâté d'adjuger les fonds aux Municipalités, avant la création des Départemens. Il faut penſer cependant que ces Départemens auront une voix qu'ils pourront faire entendre, & qu'entre deux Décrets contradictoires, ils ſauront bien adopter celui qui leur conviendra le mieux, ou les annuller tous les deux, par la raiſon des quantités égales.

Les Municipalités vont nourrir leurs pauvres. Jettez un coup d'œil ſur l'Angleterre; depuis la ſuppreſſion des Monaſteres, c'eſt peut-être la partie la plus vicieuſe de ſon adminiſtration. La taxe pour les pauvres en Angleterre s'éleve à près de 80 millions, & ſon induſtrie cependant eſt bien au-deſſus de la nôtre. Mais l'Anglois ne calcule gueres l'argent qu'il paie; il ne compte jamais que la liberté dont il jouit: voici ce dont ſouvent on l'entend ſe plaindre. C'eſt le Docteur Smith qui parle ainſi dans ſon livre ſur la Richeſſe des Nations.

Depuis que les pauvres ont perdu les ſecours des Monaſteres, chaque Communauté nourrit les ſiens. Delà eſt provenue la néceſſité d'en diminuer le nombre autant qu'il eſt poſſible. Chacune de ces Communautés cherchoit à rejetter chez ſes voiſins ces hôtes importuns. Delà des loix ſéveres & multipliées, pour empêcher dans les Communautés l'établiſſement des pauvres étrangers. Delà la néceſſité des certificats pour les pauvres, quand ils veulent ſortir de leur Communauté; enfin, l'inquiétude eſt devenue telle; les réglemens ſe ſont multipliés à un tel point, que les pauvres ſont, par le fait, une eſpece de ſerfs attachés à la glebe. Voilà le réſultat d'une aumône politique, ſubſtituée à une charité évangélique, qui pouvoit être développée utilement; & voilà encore pourquoi tout va ſi mal. »

CHAPITRE XVIII.

Le Bonheur.

SOMMES-NOUS heureux, dit le ſage Diſtrict des Minimes? Comme un ſimple ſentiment renferme ſouvent de grandes vérités!

Le bonheur conſiſte-t-il dans l'honneur de porter un uniforme; dans le plaiſir de monter

la garde ; dans l'orgueil de commander à droite, à gauche ; dans la douce jouiſſance d'embrouiller des idées communes, par des mots incohérens, pour faire une motion ; dans l'odieux avantage de régner par le droit du plus fort; dans l'affreux abus de dépouiller les propriétaires. Non, mes amis ; le bonheur conſiſte dans des jouiſſances douces & paiſibles ; dans l'avantage de n'obéir qu'à de bonnes loix ; dans la ſûreté de ſa perſonne, de ſes biens ; mais, en vous parlant du bonheur, je peins la liberté ; mes amis, c'eſt que la vraie liberté eſt le ſeul vrai bonheur ſur la terre.

Sainte liberté, reçois mon hommage. Je ne veux porter ſur ton Autel que des ſentimens purs : je n'entrerai dans ton Temple, que lorſque je me ſentirai généreux & bon ; je ne le décorerai jamais des dépouilles que j'aurai enlevées à mes Concitoyens : tu me donneras le courage de combattre tous ceux qui défigureront tes traits aimables, & je te devrai encore ce doux ſentiment qui m'attache à tout homme libre, juſte, humain. Voilà le ſerment civique que je jure ſur tels Autels ; & c'eſt pour en avoir exigé un autre que tout va ſi mal.

FIN.